

Monsieur le président,
 Monsieur le vice-président,
 Monsieur le secrétaire perpétuel,
 Mesdames, messieurs les membres de l'académie,
 Chers amis,

Je vous remercie pour votre accueil bienveillant. Je tiens à remercier tout particulièrement les trois membres de l'académie qui m'ont parrainée, comme il se doit : Danielle Bertrand-Fabre, René Chabert et Robert Chalavet.

Je suis particulièrement touchée d'être reçue aujourd'hui dans ce lieu de la mémoire de Nîmes. Nîmes j'y suis arrivée pour la première fois avec mes parents en 1957. Nous venions de nos Cévennes encore minières. J'y ai fait mes études secondaires, au lycée Feuchères puis à Montaury pour faire du grec. J'avais fait le choix des lettres classiques, ce qui n'était pas rare à l'époque, mais aussi de l'occitan, ce qui l'était davantage, et cela grâce à une professeure remarquable que j'avais eue en 6^e et 5^e, Andrée-Paule Lafont, agrégée de grammaire qui enseignait le français, le latin et l'occitan. Elle est décédée à Nîmes, l'automne dernier, et je tiens à lui rendre hommage pour ce qu'elle m'a apporté : l'initiation à la littérature, française et occitane.

J'associe tout naturellement à cet hommage celui qui était alors son mari et professeur au lycée Daudet, Robert Lafont, décédé en juin 2009 à Florence où il vivait à la fin de sa vie. Robert Lafont je l'ai connu aussi en arrivant à Nîmes. Il était l'ami de mon père, Henri Richard, et il a été un maître pour moi, comme pour beaucoup d'autres personnes. Non seulement il nous a motivés pour apprendre la langue, puis pour l'enseigner, mais encore il nous a, tout au long de sa vie de chercheur et d'écrivain, associés à sa réflexion sur l'histoire de la langue, sa place dans la société, sa richesse littéraire.

De Nîmes Robert Lafont aimait dire que c'était son « nisau de natura ». L'image du nid évoque « la ciutat de Nîmes enrodada de si masets ». C'est le Nîmes des masets et des murs de pierres sèches où il a vécu enfant chez ses grands-parents et qu'il décrit dans *Li camins de la saba*¹. Nîmes d'où il partait, adolescent, pour des courses à vélo qui l'amenaient au Mas du Juge, objet de tous ses rêves mistraliens². Il a quitté Nîmes dans les années 1970, pour l'université Paul Valéry de Montpellier où il occupait la chaire de langues romanes.

¹ *Li camins de la saba*, cronica, IEO, 1965.

² Robert Lafont, *Pecics de mièg-sègle*, Federop, 1999. « Demorère benlèu una minuta a contemplar lo relarg pichon que la poesia aviá engrandit fins ai raras de ma longa somiariá, e que m'èra vengut dins lo clòsc un país. » p. 28.

J'ai participé aux séminaires de Lafont au début des années 1980, de retour de Tunisie, quand j'ai entrepris de travailler sur la littérature occitane moderne. J'ai commencé par l'abbé Boissier de Sauvages, auteur du *Dictionnaire Languedocien-Français*, ouvrage sur lequel s'est appuyée toute la renaissance de la littérature occitane du début du XIX^e, ce qui était alors mon sujet. C'est par Sauvages que j'ai rencontré le savant Jean-François Séguier, dont la famille était originaire d'Alès. J'avais aussi remarqué son frère, l'abbé Séguier, auteur des « Mœurs des Cévennes », amateur de langue d'oc, dont je me disais qu'un jour il vaudrait d'être publié. Ce que nous avons fait, vingt ans plus tard, en 2013, François Pugnière et moi. Et nous avons été étonnés de la quantité de manuscrits que le prieur de St Jean-de-Valériscle, avait pu noircir, en français et en occitan, et que son frère avait eu la bonne idée de conserver.

Ces dernières années, il s'est trouvé que plusieurs travaux différents dans lesquels je m'étais engagée et qui touchaient au XVIII^e siècle ont convergé sur la personne et la bibliothèque de Jean-François Séguier.

- Récemment ce fut le cas des poèmes de l'abbé Darles de Congénies que Danielle Bertrand Fabre m'a obligée à lire de près. Recopiés par Prion, conservés dans la bibliothèque du marquis d'Aubais, ces feuillets modestes mais précieux doivent à Séguier de n'avoir pas subi le sort ordinaire de l'écrit occitan : la destruction, l'oubli.

- Je me suis aperçue aussi, en participant aux colloques organisés sur la réception des troubadours au XVIII^e siècle, que Jean-François Séguier avait été en relation avec les Provençalistes des années 1730-1750 (des linguistes, érudits et académiciens Provençaux, Italiens, Parisiens qui collectionnaient les manuscrits des chansonniers de troubadours) et que lui-même, à Vérone, avait recopié un chansonnier³. Il a d'ailleurs noté dans la marge de la *Vida* de Guiraut de Bornelh⁴ que « ces paroles approchaient de l'idiome languedocien moderne ». Réflexion qui manifeste, entre autres, sa proximité, jamais reniée, avec la langue d'oc.

- Enfin, de manière totalement imprévue, c'est par l'échange de lettres⁵ en latin qu'il avait eu avec Jean-François Séguier que j'ai pu identifier un certain Augustin Bonet, chantre au chœur de la cathédrale de Montpellier puis d'Alès, comme étant l'auteur d'un *Dictionnaire languedocien* anonyme dont le manuscrit a été trouvé il y a trois ans par François Pugnière aux Archives du Gard. Un ouvrage remarquable⁶ qui m'a beaucoup occupée et qui va m'occuper un certain temps. Car, plus qu'un dictionnaire de la langue, il représente une véritable encyclopédie de la littérature occitane en Languedoc (de Toulouse à Beaucaire) des XVII^e et XVIII^e siècles.

³ Bibl. mun. de Nîmes. Ms 230, f° 217-265. Collections numérisées. Vues 461-497.

⁴ Bibl. mun. de Nîmes. Ms. 230. f° 243. *Vida* de Guiraut de Bornelh.

⁵ Bibl. mun. de Nîmes. Ms 138, f° 351-358. Ms. 210. f° 148-149.

⁶ Bibl. mun. de Nîmes. Ms 804 et Archives Départementales du Gard. Ms 1 F 12. Trésor E Corpus.

Ainsi, ces recherches et quelques autres m'ont amenée à connaître l'Académie de Nîmes et à comprendre qu'à la différence de nombreuses académies et sociétés savantes du Midi, cette institution n'a jamais dédaigné d'accueillir les écrivains « patois ». Antoine Bigot par exemple, qui fut membre en 1864 et qui venait lire les nouvelles pièces de ses *Bourgadieiros*.

Avant lui, et dans la succession de Séguier, deux membres actifs de l'Académie de Nîmes s'étaient intéressés à « l'idiome du pays » : Jean-Julien Trélis (qui a été Secrétaire perpétuel sous l'Empire)⁷ et l'antiquaire Louis Aubanel, auteur de *L'Anacréon languedocien*, tous deux en quête « d'une manière élégante, précise et convenable » d'écrire la langue du peuple, tout en « lui conservant sa tournure naturelle ». J'ai longtemps cherché un texte : celui d'un rapport de Louis Aubanel sur Antoine Fabre d'Olivet⁸ - qui fut en quelque sorte l'Ossian de l'Occitanie. Ce rapport, tout le monde le mentionne sans l'avoir jamais lu. Mais à présent je ne désespère plus d'avoir l'autorisation d'en faire la recherche dans vos archives.

En ce moment, depuis bientôt un an, mon travail me ramène au Nîmes des années 60, celui d'Andrée et de Robert Lafont et le mien, qui est aussi celui d'Henri Espieux, un poète dont j'ai le projet d'éditer l'œuvre⁹.

Ce Nîmes de notre jeunesse, je l'ai retrouvé encore dans un petit recueil de poésie : *Nimesencas* de Philippe Gardy, paru en 2011 et réédité en 2015¹⁰. Gardy était un élève de Lafont à Daudet, devenu son collègue universitaire, écrivain occitan et critique. Il vit depuis longtemps à Bordeaux. Ces poèmes sont un retour à Nîmes. Ce qui surgit de sa plume, c'est une ville lointaine et des images arrachées au souvenir :

« dins lo silenci espaurugant dei jorns e deis annadas... »

dans le silence effrayant des jours et des années

Abans-dire

Ce sont des visions, des rêves : le cygne de la Fontaine, les micocouliers de l'Esplanade « la flamba verda dei falabreguiers », le squelette de monstre préhistorique des Arènes, les ponts fantastiques du chemin de fer :

« colòbre d'escurina e de tarrabastèri »

⁷ Trélis est l'auteur d'un beau discours sur la langue partiellement publié dans le bulletin de l'Académie en 1807, dont la version intégrale a été retrouvée et publiée par Philippe Martel in *Lengas*, n°24, 1988. p. 101-108.

⁸ Trélis en fait mention dans *Notice des travaux de l'Académie du Gard*, an XIII (1804). p. 26.

⁹ Espieux n'est pas nîmois, il est toulonnais. Il a longtemps vécu à Paris où il a participé activement à la naissance de l'occitanisme de l'après-guerre, puis s'est installé à Nîmes en 1961. Il y est mort en décembre 1971, à 48 ans. Huit recueils d'Henri Espieux ont été édités, de *Telaranha*, en 1947 à *Joi e Jovent*, en 1974. Mais une grande partie de son œuvre poétique reste inédite. L'édition en préparation se place dans le cadre du programme de recherche de l'équipe REDOC (recherche en domaine occitan) / LLACS (langues, littératures, arts et cultures du Sud) de l'Université Paul Valéry-Montpellier III sur la poésie occitane des années 1930-1960.

¹⁰ Philippe Gardy, *Nimesencas*, L'aucèu libre, 2015. Édition bilingue, version française de J-C Forêt.

conleuvre d'obscurité et de tintamarre.

« Lei pònts dau camin de fèrre. »

La ville est traversée de présences fugitives, des figures entrevues de Mistral, Bigot, Sully André-Peyre, Jean Bodon, Aimé Serre. Il y a un poème nommé « Enric Espieux ». La voix du poète, déjà obscure, est devenue inaudible :

« ara que lo sègle tieu s'es retirat
de la mar sensa pietat dau temps
e que demòra pas
dins la brusor dei jorns
que la cançon
desparaulada
que naissia de tei bocas ... »

*maintenant que ton siècle s'est retiré
de la mer sans pitié du temps
et qu'il ne reste
dans la rumeur des jours
que la chanson
indicible
qui naissait de tes lèvres... .*

« Enric Espieux »

Il y a aussi dans *Nimesencas* l'imprimerie Barnier, 4 rue des Lombards, à l'ombre de la cathédrale, près d'ici, où le poète entend encore ce qu'il appelle :

« la votz d'encre dei poèmas. »
La voix d'encre des poèmes.

« 4 carrièra di Lombards »

C'est le bruit des linotypes qui ont longtemps imprimé la revue *Oc*, les éditions de l'IEO et la *Revue des Langues Romanes*.

Et puis, au centre du recueil, au centre de la ville, il y a, incontournable, le lieu qui contient tous les autres, qui n'existe plus, et qui s'appelait la bibliothèque Séguier. 19, Grand Rue. La salle de lecture, ses odeurs de poussière et de cire, l'été, ses volets repliés, son ombre chaude. Le silence de la ville endormie autour. L'état extra-lucide et un peu halluciné du chercheur.

« Legeires presoniers de sòmis
que lei sabiam pas ben definir
dins nòstra velha fòra temps. »

*Lecteurs prisonniers de rêves
que nous ne savions pas bien définir*

dans notre veille hors du temps ».

« Bibliotheca Segquier »

Lieu qui nous ramène à Jean-François Séguier, aujourd'hui présent au Carré d'Art et que deux colloques (en 1987 et 2003) et plusieurs belles éditions ont fait mieux connaître. Séguier qui se rapproche de nous un peu plus chaque jour, grâce à l'édition critique en ligne de sa correspondance, chantier considérable arrivé à mi-parcours¹¹. Mais la modernité des lieux et des méthodes n'efface pas « la veille hors du temps » de la bibliothèque Séguier et du Nîmes des années 60.

¹¹ www.seguier.org. UMR 7303 Telemme (CNRS/Aix-Marseille Université) et Institut européen *Séguier*.